

Témoignage de Mme Camille Perriquet Soupène

Dans les années 1930 dès l'aube, “ à l'heure où blanchit la campagne” mon père et Saïd, son premier ouvrier agricole, préparent la sulfateuse, dans la cour, sous les fenêtres de ma chambre. Je les entends et reconnais chaque bruit : Les mots affectueux, à voix basse, de mon père à son cheval, le bruit du bâton avec lequel Saïd agite le sulfate destiné à combattre les maladies de la vigne (mildiou, oïdium, etc.), le léger cliquetis du harnais sur le dos de « Diable », le cheval fougueux qui renâcle au moment du licol et qui s'ébroue dans la fraîcheur matinale. Puis, ces bruits familiers et entendus chaque matin dès le mois de mars s'apaisent; la sulfateuse verte s'ébranle, le silence renaît et je me rendors rassurée par ce travail préparé et accompli comme un rite nécessaire.

Ce rituel, mon père l'exerçait depuis son adolescence, chaque jour avant d'aller au collège, où — très bon élève — il se préparait à l'étude approfondie de la langue arabe pour être interprète plus tard. J'ai en ma possession son cahier de 1879, de versions et thèmes franco-arabes, petit chef d'œuvre de calligraphie. Il avait dix ans.

Mes grands-parents paternels arrivèrent en Algérie en 1865, jeunes mariés. Ils n'avaient pour tout viatique que leur jeunesse, le goût de l'aventure, leur enthousiasme et quelques couverts d'argent — cadeaux de noce — glissés dans la malle de leur trousseau. Ils achetèrent une toute petite propriété de vigne près de Blida et une immense baraque délabrée, vestige d'une caserne, où mon père naquit en 1869 suivi bientôt de deux frères. Dès leur adolescence les fils aidèrent leurs parents au travail de la propriété (bien grand mot) chaque dimanche et chaque matin de la semaine avant d'aller au collège à Blida... Blida qui possédait encore une partie des remparts de la ville arabe et certaines portes, dont la porte Bab-El-Sebt à moitié effondrée, que je connus moi-même dans les années 30.

Le travail était pressant: taille de la vigne en hiver, puis traitements dès le mois de mars. Une petite plantation d'orangers à laquelle participèrent parents et enfants fit que peu à peu la propriété s'agrandissait, on était en 1887. Vingt-deux ans déjà depuis la première mise en train ! Mon grand-père engagea un, puis deux, puis trois ouvriers agricoles arabes. Cependant mon père dut, à 18 ans, abandonner ses études pour aider et suppléer son père épuisé par le travail.

Les conditions de vie étaient rudes, les fins de mois difficiles. Malgré tout, à force d'efforts et de privations, ils quittèrent un jour la “grande baraque” et s'installèrent dans une grande maison rose (construite par des Toulousains) aux vastes pièces, où je naquis beaucoup plus tard. Mon père nous a souvent raconté avec émotion qu'il voyait, parfois, sa mère partir au Mont de Piété, y « engager » les quelques couverts d'argent apportés de France, afin de faire face aux paiements des produits de traitements, lorsque les ventes de vin n'avaient pas apporté les sommes espérées ou lorsque le mauvais temps entraînait de plus nombreux traitements que prévus... Deux ou trois mois après, ma grand-mère à force d'économies drastiques allait rechercher l'argenterie et remboursait, toute heureuse, son emprunt. Plus tard ces « objets précieux », chargés de tant d'histoire et de symboles, provoquaient chez mon père une grande irritation lorsque, par maladresse, leur chute sur le sol carrelé et sonore de la cuisine ou de la salle à manger entraînait un long tintinnabusement plaintif ! Ma sœur et moi en étions toutes marries!

La vie continuait au rythme de ce travail acharné. Saïd habitait une maison au fond du jardin, derrière chez nous. Enfant j'y allais souvent voir sa femme et ses enfants ; elle me donnait de la galette toute chaude sortie du four construit dehors, en échange je lui donnais le pain de mon goûter et nous dégustions avec des rires complices, elle mon pain, moi sa galette.

Le jardin derrière la maison était le domaine de Saïd et sa famille; ils y avaient un jardin de légumes et pouvaient se servir en fruits moyennant la taille et l'arrosage des arbres fruitiers (exploitation,

fraternalisme, échange de bons procédés?).

Le petit Saïd, le fils, était mon grand copain ainsi que Zopetta la fille du maraîcher arabe voisin. Que de parties de pelote fumée, de marelle, de noyaux d'abricots ou de « roseaux » ! Hélas ! le petit Saïd fut atteint de tuberculose. Je revois encore ma mère apporter sans cesse à cet enfant des flans ou des gâteaux faits de ses mains, ou un gros morceau de poulet afin de l'aider à lutter contre sa maladie... Ma mère agissait de même pour le jeune Vincent, 20 ans, qui se « mourait » du même mal, de l'autre côté de la maison. Belles leçons de charité et d'affection. Le petit Saïd mourut à 16 ans. Sa mort laissa un grand vide dans le cœur de tous et le départ de son corps, silhouette fragile drapés dans un linceul blanc, vers le cimetière arabe, nous affligea beaucoup... Je pleurai longtemps ce gentil garçon et j'ai gardé, longtemps aussi, la nostalgie de ses mélodies fredonnées, ou chantées à tue-tête, au cours des longues soirées chaudes de l'été, lorsqu'il venait se percher sur le grand arbre qui ombrageait la façade de la maison et qu'il se livrait ainsi à sa fantaisie musicale.

La vie était simple. Mais la famille, tantes, oncles, cousins, cousines autour de nous et les amis ou voisins, européens ou arabes, contribuaient à créer une petite société chaleureuse, joyeuse, confiante, où les enfants s'épanouissaient et où les soucis quotidiens — lots de chacun — se supportaient mieux grâce à cette solidarité — sans phraséologie. Ainsi chaque année pour Pâques les familles échangeaient et comparaient les mounas faites chez elles. C'était, autour d'une tasse de café, de longs commentaires sur tel ou tel « petit » défaut ou telle ou telle grande qualité de telle ou telle mouna faite par telle ou telle Mme X... Chacune se promettait de faire mieux la prochaine fois... Les cadeaux de mouton et de couscous ponctuaient les fêtes musulmanes alors que pour Noël nous distribuions des jouets aux enfants des ouvriers agricoles.

Puis c'était la sacro-sainte fête des fleurs de Blida. M. Taillot, le mari de l'épicière, préparait un char. Chaque enfant du village était costumé suivant le thème du char, mais il se devait d'apporter le plus possible de fleurs naturelles (M. Taillot y mettait son point d'honneur). La cueillette se faisait au dernier moment pour que les fleurs restent bien fraîches, dans les jardins et les champs, avec une fébrilité et une gaieté folle ! Chaque année tout le village avec M. Taillot espérait décrocher le premier prix mais hélas la déception succédait à l'espoir. Cependant, une fois, le Premier Grand Prix d'Honneur nous fut attribué. C'était la juste récompense de tant d'efforts, pensions-nous, et trop longtemps attendue ! M. Taillot laissant entendre que la politique s'en était mêlée jusque là, fête, je pense, ce jour de gloire comme le plus beau moment de sa vie.

Mon père mourut alors que j'avais 10 ans. Ma mère poursuivit la tâche avec mon oncle. Je vécus cette année-là une grande souffrance car je compris que mon père mourait à 65 ans, usé par une vie trop pénible. Il nous avait préparé un avenir plus heureux et une sécurité que ni ses parents, ni lui-même ne connurent.

Voilà ce que fut la vie des colons d'Algérie jusqu'au début du vingtième siècle, vie faite d'ardeur, de courage, de persévérance, de générosité, d'entraide. Je revois mon père prenant la place de Saïd derrière la sulfateuse, ou, pendant les arrosages de l'orangerie, durant le dur mois du Ramadan. Lorsqu'il avait beaucoup plu et qu'il était impossible d'entrer dans les terres gorgées d'eau avec la sulfateuse à cheval, j'ai vu mon père, comme ses ouvriers, aller sulfater la vigne avec le « barda » rempli de traitement, sur le dos...

Je revois ma mère faisant des robes aux fillettes du village pour qu'elles puissent aller, pimpantes et joyeuses, à la fête annuelle.

Et tant et tant d'échanges, de services rendus, de joies simples et profondes !!

Le vingtième siècle apporta après la guerre de 1914 — aux dires de ma mère — une grande évolution et un progrès matériel énorme : cela ne transforma pas les rapports des gens entre eux, mais améliora bien la vie de chacun.

Voici un petit résumé de ce que je connus, dans ma jeunesse, de la vie des « colons » en Algérie...

J'aurais beaucoup encore à raconter...

Je ne résiste pas au désir de le faire:

Comme par exemple, les vendanges, les moissons, mais surtout les invasions de sauterelles venues du Sud — heureusement très rares — combattues et chassées d'abord avec beaucoup de bruit sur les boîtes de fer blanc dont chaque enfant était muni, puis brûlées, lorsqu'on avait pu les regrouper dans des sillons hâtivement creusés dans la terre, brûlées donc avec de l'essence ou autre produit inflammable. Aïe Brigitte Bardot !

Et aussi la neige, fort rare également, qui tomba en 1934 en grande épaisseur: un mètre dans notre région, à la grande joie des enfants, mais au grand souci des « colons », devant les branches d'orangers ou d'oliviers cassées par le poids de toute cette poudre blanche; il fallait en toute hâte secouer les arbres et soutenir les rameaux par des fourches.

Et le sirocco, fréquent, lui, en été, qui asséchait tout et dont on avait prévu de protéger les cultures par des grandes haies de cyprès et dont les humains se protégeaient en tenant bien closes portes et fenêtres.

Et aussi, la mort du cheval de mon grand-père. Lâché dans la cour pour aller et venir afin d'apaiser ses souffrances, dans un ultime sursaut de vie et de courage, il franchit la fenêtre de la chambre et vint mourir sur le lit de celui avec qui il avait, toute sa vie, partagé travail et promenades.

CAMILLE PERRIQUET SOUPENE